

NOUS AVONS TUÉ UN MAGNOLIA

J'ai rêvé de l'amour plus que je l'ai vécu. Je m'en rends compte maintenant, quand je regarde derrière. J'ai perçu comme de l'amour des sentiments qui étaient tout autres. Je ne saurais mettre le doigt, par contre, sur ce que c'était. Peut-être que parfois, on rêve si fort que nos illusions prennent le dessus sur la réalité.

Quand j'ai emménagé dans cet appartement, sur la rue Saint-André, je n'avais aucune conscience que ma vie était teintée d'illusions. Des illusions que je m'étais moi-même créées. Un bonheur auquel je croyais. Mais si j'avais eu la lucidité que j'ai aujourd'hui, j'aurais relevé plein d'indices révélant que quelque chose clochait. Que je devrais me réveiller d'un rêve qui m'empoisonnait, dans lequel je m'étais plongée moi-même. Pourquoi? Pour ne pas souffrir si je découvrais que ce que je vivais n'était pas à la hauteur de mes rêves? Je ne sais pas. Peut-être que si j'avais affronté la réalité, le magnolia ne serait pas mort.

Il était magnifique, ce magnolia. Il était situé juste devant l'appartement et il fleurissait vers le mois de mai. Des fleurs splendides. Roses et blanches. Sa forme aussi était grandiose. On aurait dit plusieurs ballerines en tutu exécutant avec élégance des jetés à travers les branches, qui se déployaient de façon majestueuse vers le ciel, sans vraiment s'entremêler. Les gens s'arrêtaient pour le prendre en photo. C'était avant l'invention d'Instagram, dans le temps où on prenait des

photos seulement pour son plaisir personnel, pour pouvoir les regarder à temps perdu chez soi, alors c'était, pour ainsi dire, particulier. On pourrait même ajouter sans exagération que ça nous rendait fiers d'avoir devant chez nous un si bel arbre, dont la beauté forçait les gens à s'arrêter. On avait l'impression d'être un attrait touristique de la rue Saint-André. On s'amusa à voir les gens par la fenêtre s'exclamer d'émotion devant notre arbre.

Je dis « notre » arbre. Mais l'appartement n'était pas à nous. C'était une location. Nous n'avions pas assez d'argent pour posséder réellement ni un arbre, ni un condo. Nous avions vu dans le journal *Voir* que l'appartement était à louer. À l'époque où c'était encore un journal hebdomadaire. À l'époque où les gens ne se fiaient pas à des tendances sur Twitter pour découvrir le nouveau groupe émergent, mais à la couverture de ces journaux qu'on voyait traîner dans les cafés. Cet hebdo servait à ça, mais aussi à trouver des appartements. Même pas de photos. Ça me semble impensable aujourd'hui. Archaïque, même. Les petites annonces commençaient par la localisation. Ensuite, quelques mots coupés. Et se terminaient par le prix. C'était court, parce qu'on payait au mot :

SAINT-ANDRÉ. Rdc. 3 càc. Aire ouverte.
Cachet. 950 \$.

Je ne veux pas sonner comme une vieille trentenaire nostalgique, mais dans le temps où on épluchait nos annonces sans photos, l'instinct était souvent un bon baromètre. On a visité l'appartement. C'était lui. Je le savais. Je l'avais senti à l'annonce. Je l'avais senti en entrant. Ce serait parfait ! Et même si on avait besoin de chacun un bureau à la maison, si un jour on voulait des enfants, on pouvait très bien s'arranger avec l'espace qu'on avait. On pourrait rester ici des années.

Ça faisait déjà quatre ans qu'on se fréquentait. Ça ne semblait pas être une option d'habiter ensemble. Il disait que notre relation était parfaite parce qu'on avait chacun notre espace. J'avais fini par m'en convaincre moi aussi. Jusqu'à ce que je me retrouve chez lui, avec ma valise, et que j'aie un petit accès à une parcelle de lucidité et que je me dise que je n'en pouvais plus de vivre entre chez lui et chez moi. Que j'aimerais ça, moi, habiter avec mon chum. Je n'étais pas si étrange que ça. Je n'étais pas si antimoderne que ça. C'était juste mon désir profond. Peut-être un restant de mon éducation, aussi. Peut-être un romantisme acquis par mimétisme, transmis par les modèles de la société? Ou par les comédies romantiques hollywoodiennes?

Aujourd'hui, c'est bien vu de casser tous les moules, tous les modèles. Et il ne faut pas se juger. Non, non. Tout le monde peut choisir de vivre l'amour comme il le souhaite. Un couple qui emménage après quatre ans, c'est de la plate banalité. Qui veut vivre le quotidien avec l'autre? Ça tue l'amour, non? À ce moment-là, on commençait à vouloir contourner ces règles. Mon ex était peut-être un précurseur, au fond. Celui qui a contribué à briser les moules. En refusant l'engagement. En refusant qu'on soit un couple stéréotypé. Aujourd'hui, il est la norme. À l'époque, il était un pionnier. L'homme qui assume son refus de reproduire le modèle du couple traditionnel. Et moi, j'étais un vestige d'une époque bientôt révolue.

Le problème est que moi, ce n'était pas à cause d'une norme que j'avais envie d'habiter avec lui. J'étais amoureuse. Je voulais vivre avec lui, avoir des projets. Ce matin-là, j'ai simplement eu envie de pouvoir organiser une activité, sans devoir retourner chez moi pour aller chercher ce qu'il me fallait. J'ai été une enfant du divorce. Je sais ce que c'est avoir deux maisons, avoir tout en double, vivre dans mes valises. Et je n'aimais pas ça. Avoir l'impression de n'être chez moi nulle part. De ne pas avoir de quartier général. Une chambre qui serait mon

espace où se trouvent tous mes secrets. Devoir toujours dire à mes parents que la situation me convenait, que c'était le fun au fond d'avoir deux maisons et tout en double, pour les ménager. Parce que si j'avais exprimé une préférence pour ma chambre chez ma mère, ça aurait fait de la peine à mon père et vice-versa. Cacher, au fond, que je trouvais que la situation n'était pas idéale, pour la simple raison que ça ne servirait personne d'en parler. Qu'auraient-ils pu faire? J'avais naïvement pensé qu'à l'âge adulte, je pourrais avoir enfin mon quartier général. Que si j'étais amoureuse de quelqu'un, on pourrait vivre dans un seul endroit. Et que je ne serais pas obligée de lui cacher la vérité d'un désir de cohabitation, pour ne pas lui faire peur, pour ne pas le faire fuir. Mais à l'époque où on voulait briser des moules, ça ne se passait pas comme ça.

Parce que si quelqu'un disait: «Je t'aime, mais je ne suis pas prêt à m'engager, à ce qu'on vive ensemble», il fallait capter les zones grises. Il fallait analyser cette phrase et comprendre: «Je t'aime, mais la société a créé un moule et nous sommes plus forts que ce moule. Brisons ensemble les barrières.» C'était tellement rétrograde de dire: «Je t'aime et j'ai envie de vivre avec toi.»

J'ai explosé, ce matin-là, devant ma valise. Je n'avais pas ce qu'il me fallait pour passer la journée. Avec le recul, je me dis que j'aurais peut-être dû partir à ce moment précis. Mais l'illusion était grande et elle était nourrie par l'espoir. Et c'est facile de dire des choses comme ça lorsqu'on n'a plus le nez collé à la situation. J'ai éclaté en sanglots. En sous-vêtements. Devant ma valise. Pathétique. Si je pouvais inventer une machine à voyager dans le temps, j'embarquerais dedans juste pour aller me donner une claque. Je me dirais: «Ressais-toi et quitte immédiatement ce gars qui t'invente des raisons juste pour ne pas s'engager avec toi! Parce qu'au fond, il ne t'aime pas et il y a une vie meilleure qui t'attend si tu scrutes l'hor-

zon.» Il est arrivé derrière moi. M'a demandé ce que j'avais. Je lui ai tout déballé. De la vie dans les valises à mon désir de cohabitation. Je crois qu'il a même été question d'ultimatum. Du genre: «Si tu m'aimes, tu vas habiter avec moi.» Il m'aimait, parce qu'il a dit oui. Et j'ai vécu un élan de bonheur intense de voir qu'après quatre ans, ma patience et ma compréhension et toutes mes tentatives de n'embarquer dans aucun moule étaient récompensées. Je n'ai pas réalisé que c'était le fruit de mon propre ultimatum et qu'au lieu d'être un moment amoureux, c'était une prise d'otage.

La veille de la signature du bail, je l'ai vu faire une crise d'angoisse. Je lui ai dit que tout irait bien.

Tout n'est pas si bien allé.

Et nous avons tué un magnolia.

Nous avons emménagé dans cet appartement en avril. Nous avons vu fleurir le magnolia quelques semaines plus tard. Pour la première et dernière fois. Peut-être que le sentiment qui nous parcourait, quand on regardait par la fenêtre les gens s'extasier devant notre arbre, était une façon de nous convaincre que nous étions bien. Est-ce que j'ai inventé cette scène où une fois, nous étions assis sur le divan, et on a aperçu des gens à travers la fenêtre qui s'arrêtaient pour le photographier et où il m'aurait serrée dans ses bras en disant: «On est bien ici, hein?» Ça fait peut-être partie de ces souvenirs que j'ai inventés pour survivre à la triste réalité de ne pas être aimée et de ne pas le réaliser.

Le magnolia n'a jamais fleuri. L'année suivante, en mai, les fleurs n'ont pas poussé. Personne ne s'est arrêté devant ce tas de branches noircies. Et quelques mois plus tard, je quittais les lieux. Je n'ai pas remarqué tout de suite que les fleurs n'ont pas poussé. Je l'ai remarqué seulement par la suite. Chaque année, en passant devant cet appartement que je n'habite plus,

je voyais les branches mortes devenir de plus en plus noires et s'assécher. Aujourd'hui, cet arbre n'existe plus. Il a été coupé. Effacé de la surface terrestre. Plus personne ne pourra le voir. Sauf ceux qui l'ont pris en photo dans toute sa splendeur, et je n'en fais pas partie. Parce que je ne pensais pas que j'avais besoin de le faire. Puisqu'on ne prenait pas systématiquement des photos de tout ce qu'on trouvait beau, on s'en faisait plutôt un souvenir dans notre tête. Je ne saisisais pas l'importance de me souvenir de lui. Je pensais qu'il serait éternel. Maintenant, on documente tout, à tout moment, et on le publie sur les réseaux sociaux. Peut-être qu'on a découvert que la mode de garder les souvenirs dans notre tête manquait de précision quand on avait envie de revivre un beau moment. Si le magnolia était là aujourd'hui, je mettrais une photo de lui sur mon compte Instagram. Mais il n'en reste aucune trace.

Je suis devant la façade de cet appartement. Je ne sais pas trop ce que je fais ici. Peut-être que c'est ici que tout a commencé. Ou que tout s'est terminé. Je ne sais pas par quel bout prendre tout ça. J'ai eu besoin de revenir ici. Comme un petit voyage dans le passé de ma propre histoire. Pour voir s'il y avait encore un petit peu de vie dans tout ça. J'ai peut-être pensé, à tort, que je trouverais la réponse derrière cette clôture de la rue Saint-André. Que je pourrais effacer mon passé, comme ce magnolia, et repartir sur de nouvelles bases, même si je ne sais pas comment.

Je regarde, je cherche un indice de ma présence sur ces lieux, un indice de la présence du plus beau des magnolias, disparu. Les nouveaux locataires ne peuvent imaginer que leur jardin a déjà accueilli un si bel arbre.

Comment expliquer qu'un arbre qui est reconnu pour résister aux maladies soit mort si vite après notre arrivée? Comment expliquer qu'avec nous, il n'a survécu qu'un printemps? Certains auront leur explication scientifique. Ma théorie ne

l'est pas. Je pense que nos conflits ont aspiré son énergie vitale. Mon malheur à moi, surtout. Il m'a peut-être entendue hurler. Il a peut-être entendu mes sanglots. Il n'avait aucune énergie à laquelle s'abreuver. Sa mort est survenue en même temps que la mienne. Pas ma vraie mort. Puisque je suis toujours en vie. Mais la mort de celle que j'ai décidé de tuer. Celle qui croyait. Celle qui se berçait d'illusions. Celle qui était conciliante. Celle qui est entrée dans cet appartement en pensant y faire sa vie, y fonder une famille. Celle qui aurait peut-être permis au magnolia de continuer à fleurir si elle avait vécu l'amour au lieu de le rêver.

2008

MAYDAY

— Sarâh Dufour? me dit l'agent de sécurité en regardant mon visage pendant que je place mon sac ainsi que tous mes effets personnels dans un bac gris pour les envoyer au scanner.

— Euh...

Je regarde tour à tour ma photo de passeport qui me donne l'air d'une évadée de prison, et mon chum qui n'aime pas que je dise ce que je m'appête à dire, surtout à un agent de sécurité. Après cinq ans de relation, Gabriel et moi communiquons presque par télépathie. J'admets que ma réponse pourrait porter à confusion. Je pourrais donner l'impression d'avoir usurpé une identité, mais ce n'est pas le cas. Je n'aime simplement pas qu'on écorche mon prénom. Alors je ne peux m'empêcher de préciser, en mettant bien l'accent sur le deuxième « a » :

— Sarah.

Me faire appeler « Sarâh » me fait grincer des dents. Je trouve ça très laid. En plus, pourquoi massacre-t-on seulement le deuxième « a » au Québec? C'est vraiment un mystère pour moi. Je préfère de loin « Sarah ». C'est plus élégant, non?

Quoique je dois avouer que j'ai un double standard. Je n'aime pas qu'on m'appelle Sarâh, mais je dis parfois « chocolât », « là-bâs », « fais pas çâ », « etceterâ ». Ce n'est probablement pas mon seul paradoxe.

L'agent de sécurité me regarde, sans broncher, sans non plus se reprendre (ce que j'aurais trouvé courtois).

Gabriel semble me dire : « T'aurais pu laisser tomber cette fois-ci... Un agent de sécurité! »

Il me trouve un peu condescendante lorsque je fais ça. Il pense que je devrais en laisser passer quelques-unes. Que quelqu'un qui m'appelle « Sarâh » ne le fait pas pour m'insulter, que c'est seulement sa façon de parler et que je ne peux rien y changer. Ce qui est faux, car au début de notre relation, il m'appelait « Sarâh » et à force de lui répéter de m'appeler

« Sarah », il a fini par s'habituer. Il faut dire que mon nom ne sonne jamais vraiment naturel dans sa bouche. Je préfère donc les surnoms d'usage : « Chérie », ou encore « Princesse » (en de rares occasions).

Mais je jure que je ne voulais pas être condescendante avec l'agent de sécurité. Il travaille avec le public, c'est important de bien prononcer les noms. À la limite, le fait que je le reprenne bonifiera ses futures relations avec les voyageurs qu'il côtoie. C'est une petite attention toute simple et normale. Et je ne lui ai pas lancé ça de façon arrogante. J'ai tenté d'être le plus détachée et amicale possible. J'ai même souri, j'ai parlé doucement et j'ai pris un air timide. On ne pouvait s'y tromper ! Peut-être que, selon sa perception, mon sourire était hautain. Il faut dire que c'est la nature qui m'a faite ainsi, la bouche par en bas, alors quand je souris, il faut que j'exagère le mouvement de mes lèvres, ce qui peut avoir l'air faux.

— ... qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? continue-t-il en pointant ma bouteille d'eau.

Je veux bien éviter de me montrer condescendante, mais il me semble qu'il n'est pas nécessaire de maîtriser parfaitement l'espagnol pour savoir qu'Aquafina est de l'eau... Bizarre qu'il ne s'en rende pas compte. À moins que savoir lire ne fasse pas partie des prérequis pour être agent de sécurité.

— Euh... de l'eau.

— Pouvez-vous en boire une gorgée ?

— Oui, tantôt, sûrement, dans l'avion.

— Pouvez-vous en boire une gorgée devant moi ?

Cet agent de sécurité commence vraiment à se montrer impoli, non ? Je devrais aller avertir ses supérieurs qu'il abuse de son pouvoir ! Si ça se trouve, c'est une espèce de tordu qui a des fantasmes bizarres, dont celui de regarder les filles boire de l'eau. L'agent de sécurité attend.

— Nous sommes obligés de demander ça. Ça pourrait être un liquide dangereux. Explosif. Vous étiez supposée le

jeter avant d'arriver ici. Vous n'avez pas vu qu'on demandait aux gens de laisser leur bouteille d'eau à l'entrée de la sécurité?

— Euh, oui.

En fait, j'ai caché ma bouteille pour ne pas avoir à m'en payer une autre. Je croyais que ça fonctionnerait. Je suis écolo, comme tout le monde, mais surtout très économe. Je m'abstiens de le dire. À ma défense, je ne voyage pas souvent. Et j'avoue que même si je n'ai pas pris l'avion depuis plusieurs années, je sais très bien qu'on ne peut plus apporter d'eau, mais je croyais naïvement qu'en la cachant bien, on s'en sauvait. Peut-être qu'en en buvant et en prouvant ainsi à l'agent que c'est de l'eau et que je ne m'empoisonne pas ni n'explode sur place, ça va passer.

Je prends une gorgée.

— Ça va comme ça?

— Oui, mais vous ne pouvez pas traverser avec cette bouteille, je vais devoir la conserver. Vous pourrez vous en acheter une autre de l'autre côté de la *gate*.

Je m'abstiens de tout commentaire.

Je récupère mon sac qui réapparaît dans son bac gris, remets mes souliers, ma veste et je fouille machinalement dans mon sac pour sortir ma bouteille de Purell et me désinfecter les mains.

— Vous allez devoir me laisser ça aussi, mademoiselle.

Mon Purell? Non, je ne peux pas le laisser. Je me lave les mains avec ce produit au moins cinquante fois par jour! J'y suis habituée. Je ne peux monter dans un avion sans ça. C'est inconcevable. Je le regarde, affolée, tenant fermement ma bouteille.

— Désolé, c'est le règlement. Pas de contenant de plus de cent cinquante millilitres dans l'avion.

— Je vous en supplie! Je veux juste me laver les mains, pas fabriquer une bombe!

DÉCOLLAGE

Je m'en suis sortie sans fouille rectale.

Apparemment, « bombe » est un mot qu'on ne doit pas prononcer devant des agents de sécurité à l'aéroport. Bon, je le saurai maintenant.

Ils se sont contentés de nous regarder, consternés par ma phrase, et ont menacé de nous faire passer un interrogatoire. J'ai tout arrangé, je ne me souviens plus trop comment à cause de mon énervement. J'ai seulement lancé quelques phrases bien placées et après quelques minutes, les agents et moi avons déjà développé une certaine complicité.

Il faut dire que les relations publiques, ça me connaît. Je suis relationniste de presse depuis maintenant sept ans. Je sais comment tourner une situation malencontreuse en ma faveur. C'est mon métier.

L'un des agents de sécurité m'a même confié que sa femme était comme moi et m'a expliqué que si on utilise trop de Purell, les germes se propagent davantage puisque les mains s'assèchent. Ah. Je ne le savais pas. Il faudrait, selon lui, que j'achète de la crème à mains pour contrer la déshydratation. J'ai dit, sur un ton chantant, l'index levé : « Dans un contenant de moins de cent cinquante millilitres si je veux prendre l'avion », et je lui ai confié ma bouteille géante de Purell en lui faisant promettre de la donner à sa femme.

À la suite de cet événement regrettable (nous, spécialistes des relations publiques, savons comment amenuiser l'impact d'une situation en choisissant nos mots), nous avons traversé le détecteur de métal. Les agents de sécurité m'ont saluée avec de grands sourires auxquels j'ai répondu par des clins d'œil amicaux. Gabriel et moi avons traversé tous les corridors, escaliers roulants et tapis roulants nous menant à notre quai d'embarquement. Pendant ce trajet, Gabriel, en contenant sa colère pour ne pas envenimer la

situation, ne cessait de répéter : « Ton hostie de Purell, ton hostie de Purell. »

Puis, nous avons pris place sur les bancs noirs d'où on peut observer le tarmac à travers de grandes fenêtres pour s'assurer que notre avion est bel et bien soumis à toutes les règles de sécurité (ce n'est sûrement pas fait pour ça, mais c'est mon activité principale en ce moment).

Je suis nerveuse. Ça fait tellement longtemps que j'ai pris l'avion.

En attendant l'embarquement, je mange des chips. Et des jujubes. Et un biscuit aux brisures de chocolat. J'aime penser qu'au *duty free* des aéroports, tout est aussi *calorie free*.

L'annonce de l'embarquement me fait sursauter. Je jette le reste de mes jujubes. (Ma meilleure amie, Anik Simard, a inventé un régime qu'elle appelle le « *trash diet* » : on peut manger n'importe quoi lors de nos fringales, à condition de ne jamais conserver les restes. Ce régime ne fait perdre aucun poids, mais au moins on ne mange pas nos restes juste pour ne pas gaspiller. « Notre corps n'est pas une poubelle », tel est son credo. En tant que chocolatière, elle réussit à vendre des tonnes de chocolat en répandant ce « régime de vie ». Gâtez-vous, et jetez ou donnez le reste!) J'essuie en vitesse mes mains pleines de graisse de chips sur le côté de mon jean (faute d'avoir mon Purell) et me dirige vers l'appareil qui nous conduira à notre destination.

Walt Disney World.

Une idée de Gabriel.

Tous nos amis nous demandaient si on n'était pas un peu fous, pourquoi des adultes iraient dans un parc d'attractions familial. Ils disaient qu'on aurait tout le temps d'y aller quand on aurait des enfants, mais qu'en attendant, on devrait aller en Italie, en Grèce, voir le monde. Mais on avait envie de s'amuser. Comme ces dernières années ont été presque entièrement consacrées au travail, Gabriel a pensé que ce serait intéressant

qu'on choisisse une destination où on aurait du plaisir, où on retomberait en enfance, sans responsabilités. J'avoue qu'au départ, j'aurais préféré un tout-inclus sur le bord de la mer. Ou tout autre endroit où on aurait pu se reposer et passer du temps ensemble, ce dont on manquait beaucoup. Quelque part où j'aurais pu lézarder au soleil en feuilletant des magazines de vêtements et de produits de beauté que je ne peux me payer. Juste pour rêver. Me mettre le cerveau à off en ne regardant que des trucs superficiels. Gabriel est du genre à moins décrocher lorsqu'il est inactif, alors sa tendance naturelle est de travailler, même en vacances. Il disait qu'être inactifs sur le bord d'une plage ne nous permettrait pas de décrocher. J'ai finalement acquiescé à son idée de voyage, car j'ai peut-être un peu le même problème. Il peut m'arriver moi aussi d'avoir quelques idées pour les clients que je représente, même en vacances. Il y a deux ans, nous avons séjourné dans une petite auberge à Mont-Tremblant. J'ai tout de suite eu l'idée d'une promotion avec une de mes clientes qui est chanteuse, car le lieu était très inspirant. J'ai parlé au directeur de l'auberge, appelé l'agent de la chanteuse, et pris quelques notes pour la campagne de presse. C'était le premier week-end d'amoureux que Gabriel et moi pouvions nous payer depuis des mois. Il me le remet toujours sur le nez quand je lui dis que j'ai envie de passer un moment romantique avec lui. Il me rappelle toujours que ce week-end-là, supposé être ce que je voulais, «romantique», s'est transformé en week-end de travail et de meetings. Bien honnêtement, je ne croyais pas que ça le dérangerait, car il est toujours du genre à répondre à ses mails, travailler sur ses campagnes de pub pendant nos rares congés. Ce week-end-là, il faut dire que la réunion que j'avais réussi à obtenir avec le directeur de l'auberge adonnait en même temps que le massage qu'il m'avait offert en cadeau et que je l'ai raté. Comme l'auberge n'accordait pas de remboursement, il y était allé à ma place, lui qui déteste se faire masser. Surtout que seul un massothérapeute